

Un peu de culture

Oui, Oui, de la culture. Car si le but premier de *Surbooké* demeure le partage des livres, rien n'interdit d'en profiter pour s'instruire. Au programme du numéro six de notre revue préférée, un peu de sociologie de la classe ouvrière à l'aube de la mondialisation. Vincent Duluc nous raconte combien il se désespérait de ne pas emballer pendant son adolescence, ce qui est arrivé à d'autres. Mais la sienne se déroulait à Bourg-en-Bresse ce qui change tout. Il s'en est sorti en fréquentant les mineurs et les ouvriers de Manufrance au stade Geoffroy Guichard. Il a même fait de cette passion son métier. Comme quoi le foot est une composante essentielle de l'éducation sentimentale. De la géopolitique israélienne en BD pour associer le coloriage à la réflexion. De l'histoire aussi avec le récit des premières années de Staline. Où il apparaît que tout petit déjà il emmerdait ses camarades de classe. Donc si votre fils fout le bocson à l'école, gaffe ! Et s'il se laisse pousser la moustache, aucune hésitation : répudiez-le ! De l'ethnologie également avec la description de la vie quotidienne à Cuba. Où l'on se demande bien pourquoi les Américains ont boycotté cette île pendant si longtemps. Car au vu de la description que l'on nous propose des femmes cubaines, nous on prend. De l'économie enfin avec la descente aux enfers d'un ancien disquaire qui perd son emploi, se voit priver du RSA avant de se faire bouter hors de chez lui par un huissier.

Avouez, sans *Surbooké* vous auriez négligé ces sujets. Et vous auriez eu tort car ils sont avant tout proposés dans d'excellents bouquins. Bonne lecture !

Bibliothèque mode d'emploi

Nous sommes désormais quatre à avoir contribué à l'écriture de *Surbooké*. La liste n'est pas close et il ne tient qu'à vous de l'allonger. Rien de plus facile. Envoyez-nous vos textes que l'on se fera un plaisir de publier sans les retoucher. Une fois qu'on a essayé, on ne peut plus s'en passer. Nous vous rappelons également que vous pouvez aussi déposer des livres à la bibliothèque de l'Apit. C'est une autre manière de partager.

La bibliothèque fonctionne désormais les jeudis de 13 heures 30 à 14 heures sur le palier du premier étage. Vous êtes chaudement conviés à participer à sa gestion.

Contacts :

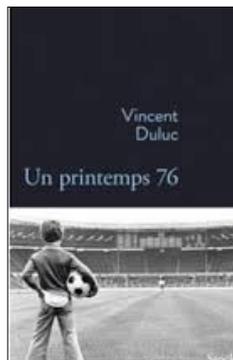
Rosa Triguero, Evelyne De Mas, Laurent Bisault, Pierre-Julien Andrieux



Un printemps 76

Vincent Duluc

Et revoilà Vincent Duluc, l'homme qui peut vous faire lire un bouquin sur le foot même si ce sport vous exaspère. Après *Le cinquième Beatles* (Surbooké n°1), Duluc se penche sur son adolescence, ses treize ans à Bourg-en-Bresse, racontant ses souvenirs entre nostalgie et autodérision. C'est peu dire qu'il s'y emmerdait grave au fond de sa province, lui le fils de prof à la scolarité médiocre qui préférait jouer dans les buts que dormir en classe. Il tentait pourtant de s'occuper, courant en vain derrière les filles. Au point qu'il était prêt à écouter en leur compagnie du Gérard Lenormand, alors qu'il était un fan de Neil Young. Heureusement, il y avait Les Verts. Pas Cécile Dufлот ni Jean-Vincent Placé, parce que personne n'aurait idée de chanter à leur sujet « *Qui c'est les plus forts évidemment c'est les Verts* ». Non, la passion du jeune Duluc allait à la quintessence du foot français, au club qui le faisait d'autant plus rêver que c'était celui de la ville de son père : Saint-Étienne. Sainté, la forteresse ouvrière, la ville noircie par la houille. Même si en cette année 1976, les mineurs étaient de moins en moins nombreux à se serrer dans la cage qui les descendait au fond du puits. Si vite que les plus jeunes ne pouvaient contrôler leur estomac. Tous ne remontaient pas, car les accidents n'étaient pas si rares. Et survivre au fond ne les garantissait pas davantage de faire de vieux os, cernés qu'ils étaient par la silicose. Cette saloperie qui vous bouffait les poumons. Les plus chanceux prenaient leur re-

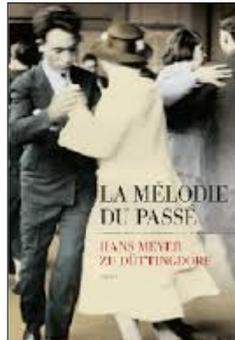


traite avant soixante ans. Les autres bénéficiaient au moins du logement gratuit. Le second symbole du Saint-Étienne ouvrier, c'était Manufrance, la boîte qui vendait à la France entière de quoi bricoler. Mais comme les mines, La Manu était proche de la fin, à deux doigts de la faillite, alors qu'un des aïeux de Duluc y avait travaillé comme testeur de vélo. Passer son temps le cul sur une selle tout en étant payé, on peut difficilement faire mieux. En 1976, Duluc allait s'enflammer devant l'épopée des Verts en fréquentant les gradins de Geoffroy-Guichard. Du nom d'un des héritiers de la famille Casino qui avait donné son nom au stade de Sainté. Duluc s'était donc posté derrière le grillage lors d'un mémorable Saint-Étienne - Kiev, quart de finale retour de la Coupe d'Europe. Ça gueulait, ça hurlait à peine les Ukrainiens entrés sur la pelouse histoire de porter les Stéphanois vers l'exploit. Ce qui avait fait rugir de dépit le journaliste de *l'Humanité*. Mais de l'internationaliste prolétarien, les ouvriers de Sainté s'en foutaient pourvu que leurs joueurs gagnent. Duluc dresse aussi le portrait de quelques-uns des acteurs verts. Roger Rocher, le président du club. Héritier d'une entreprise du bâtiment, qui avait aussi passé dix ans à la mine. Dominique Rocheteau, l'ange vert, apparu à vingt ans dans l'équipe et aussitôt indispensable. Rocheteau électrisait les filles et recevait des boucles de cheveux scotchées sur du papier. Rocheteau si différent qu'il se fit construire un chalet en bois sur les hauteurs de la ville histoire de mieux écouter le rock qu'il aimait. Dis Vincent, tu nous écriras la suite ?

La mélodie du passé

Hans Meyer zu Düttingdorf

Christina vide l'appartement de sa mère qui vient de mourir à Berlin. Elle tombe sur une carte postale avec quatre musiciens jouant avec un violon, une guitare, une contrebasse et un bandonéon : *Los Tangueros de Buenos Aires*. Le document qui n'a jamais été posté est illisible, car rédigé avec l'écriture Sütterlin qui n'est plus enseignée en Allemagne depuis la guerre. La carte est pourtant son ultime lien avec son passé familial. Elle ignore tout ou presque de la vie de sa mère qui a perdu ses parents dans un bombardement avant de grandir à l'orphelinat. Hemma Hechtel, née von Schaslik, vogue sur un paquebot vers l'Argentine au côté de son époux qu'elle vient d'épouser. Quitter l'Europe n'a pas été facile pour cette fille d'une famille qui court derrière son lustre passé. Mais Emma a succombé au charme de Juan, un riche propriétaire foncier qui projette de faire des affaires avec l'Allemagne dans cette fin des années vingt. Ainsi

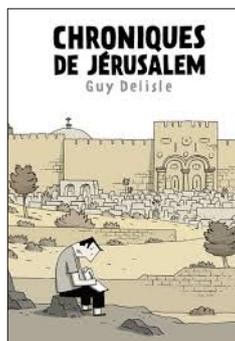


commence le destin croisé de ces deux femmes. Christina ira en Argentine pour démêler le fil de l'histoire et renouer avec ses aïeux. Au risque de succomber au charme d'un pays tellement différent du sien. Un pays bâti sur d'incroyables contrastes, la plus grande richesse issue de terrains sans limites côtoyant la plus grande pauvreté des ouvriers agricoles. Un pays où on apprend à se débrouiller quitte à interpréter les lois. Ainsi en témoigne cette histoire. Un projet immobilier est lancé à Buenos Aires. Une entreprise japonaise propose un projet de deux millions de dollars décrit dans un document hyper documenté. Un groupe américain renchérit avec une projection d'images en 3D pour huit millions. Survient un architecte argentin mal rasé. S'approchant du ministre des Travaux publics, il lui glisse un papier froissé où on peut lire : six millions. Avant d'ajouter discrètement : « *deux pour vous, deux pour moi et on laisse les Japonais faire le travail* ». Autant dire que notre jeune Allemande n'est pas au bout de ses surprises.

Chroniques de Jérusalem

Guy Delisle, Delcourt

Vous avez sûrement plein d'idées sur Jérusalem et plus largement sur Israël. Vous nous direz qu'un livre comme celui-ci, avec une jolie couverture et un titre qui vous invite à entrer dans l'une des villes-phares du monde, n'apportera rien de plus qu'on ne sache déjà sur les quotidiens douloureux qu'on croit connaître. Car cette ville est en guerre permanente et l'on doute que ces chro-



niques nous apportent un quelconque plaisir... Détrompe-toi lecteur potentiel ! Franchis l'une des neuf portes de cette vieille ville de l'humanité, passe ce mur des Lamentations pour en découvrir un autre qui suscite bien plus de lamentations, réelles celles-ci. Ce livre ressemble à un documentaire, celui écrit par un artiste qui suit sa femme partie rejoindre les cohortes d'humanitaires qui tentent d'adoucir le quotidien des habitants. Les habitants ? Quels habitants ? Les Palestiniens apatrides

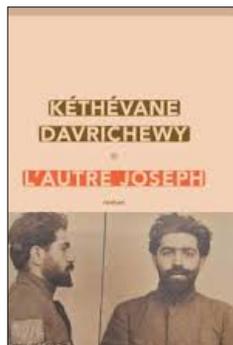
qui tentent chaque jour de venir picorer les miettes de l'économie israélienne ? Les Juifs orthodoxes qui s'efforcent de les empêcher de vivre normalement tout en maudissant le locataire de la Maison blanche dont une grand-mère devait fricoter avec l'Islam ? Les rares Hiérosolymitains à s'opposer frontalement aux extrémistes (ils sont nettement plus nombreux à Tel Aviv, mais c'est un autre pays) ? Les gamins révoltés qui font déjà fausse route en lançant des cailloux à longueur de journée ? Les Expat' qui regardent impuissants le malheur défilier et la haine se renforcer ? Et bien tous. L'auteur vous emmène de la manière la plus candide possible à les connaître et à découvrir la façon dont ils vivent. Ensemble bien sûr, même si l'on s'aperçoit très vite que cette ville est quadrillée de murs pour séparer ses habitants en fonction du jour de la semaine où ils s'arrêtent de travailler, du vendredi au dimanche, en passant par le samedi... On constate néanmoins qu'ils vivent tous ensemble, et le plus souvent les uns sur les autres. Alors forcément on comprend mieux pourquoi le quotidien est parfois...sou-

vent...toujours conflictuel. On découvre que des murs existent entre les murs : les Orthodoxes sont divisés et parfois ennemis, certains Arabes se sentent avant tout Israéliens, les Expat' se regroupent par nationalités... Pour ces derniers, la vie n'est pas simple d'ailleurs, surtout quand on a deux enfants en bas âge et une épouse tellement prise par son impossible métier qu'on se sent bien seul. Heureusement, le bonheur existe : grâce à la magnificence de cette ville qui a vu passer plus d'un messie, grâce aux hommes surtout. Car derrière les barbus de tout bord, les Européens paumés et les religieux humanitaires, s'y développe aussi l'amitié, soutenue par la connaissance et la compréhension de l'autre. Au final, on est heureux de s'être laissé prendre par le fil de ce très beau roman, ou de ce magnifique documentaire, comme vous voudrez. Lecteur, laisse-toi tenter, passe le mur et entre dans cette petite merveille qui n'apporte que du plaisir. Un détail : c'est une bande dessinée. Mais il y en a 334 pages et ça se dévore, qu'on aime ou pas le 9^e art.

L'autre Joseph

Kéthévane Davrichewy, Sabine Wespiser

Mais qui était donc Joseph Djougachvili dit Staline ? Comment a-t-il pu devenir ce monstre aux millions de morts sur la conscience ? Au cas parfaitement improbable où il en aurait eu une. L'écrivaine française d'origine géorgienne Kéthévane Davrichewy nous livre des bribes de réponses en nous narrant



une partie de son histoire familiale. En allant à la recherche de cet arrière-grand-père qu'elle n'a pas connu. Joseph Davrichachvili ou Davrichewy. L'autre Joseph. Les deux sont nés dans le village de Gori en Géorgie. Joseph Djougachvili, alors surnommé Sosso, en 1878. Joseph Davrichachvili un peu plus tard. Leur proximité n'était pas que géographique car il est fort probable qu'ils aient eu le même père. Damiané Davrichewy, alors

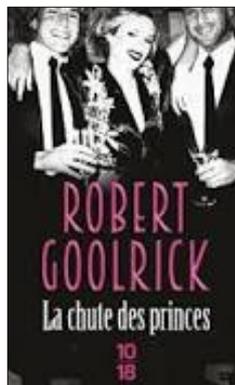
préfet de Gori, ayant employé la mère du futur Staline à son domicile comme couturière. Ce qui est sûr c'est que les deux enfants se ressemblent et ne se quittent pas. Des deux Joseph, le jeune Davrichachvili a la vie la plus facile. Notamment parce que le père officiel de Sosso est un ivrogne qui use de la violence contre sa femme et son fils. L'ascension sociale de Sosso passera par son entrée au séminaire de la capitale Tiflis, aujourd'hui Tbilisi. Sa mère y voyait une opportunité pour sortir de la misère. Joseph Davrichachvili lui aussi part à Tiflis pour étudier au lycée. Il y rencontre Lev Rosenfeld, un condisciple qui deviendra plus tard Kamenev, un des compagnons de Staline dans son ascension du pouvoir. L'histoire est en marche au fin fond du Caucase. Sosso ne finit pas ses études au séminaire, déjà agitateur révolutionnaire dans une Géorgie qui cherche

une voie pour son autonomie. Refusant notamment la langue russe que le colonisateur lui impose. Quand Sosso est arrêté par la police du Tsar puis envoyé en Sibérie, Joseph part étudier à Paris. Il y retrouve Rosenfeld, en ménage avec la soeur de Trotsky. L'histoire continue. Joseph revient en Géorgie et participe aux premières tentatives d'insurrection entre coups de feu contre la police et braquages de banques pour se financer. Sosso s'est évadé de Sibérie et vit dans la clandestinité sous le nom de Koba. Plus sanglant encore que Joseph dans sa lutte contre le pouvoir russe. Les deux hommes s'affrontent. Joseph repart à Paris et ne reverra plus Koba devenu Staline. Pas même quand le dictateur l'incite à revenir au pays en 1930. Bien lui en prend. Aucun de ceux qu'il avait côtoyés n'y ont survécu.

La chute des princes

Robert Goolrick, Éditions Anne Carrière

New York années quatre-vingt. Rooney se vautre dans la folie ambiante. Celle du fric qui coule à flots autour de Wall Street. Des rails de coke qu'on accumule à en construire une ligne TGV. De l'alcool qui vous imbibe dès le lever. Des fêtes à n'en plus finir où on enfile tout ce qui passe à proximité, hommes ou femmes peu importe. Et pour cause, Rooney a été embauché par la Firme à la suite d'une course d'obstacles d'où seuls les plus forts émergent. Presque exclusivement des hommes qui se surnomment les BSD pour *Big Winging Dicks*, « les Grosses



Bites qui se la pètent ». Une seule consigne : faire toujours plus de blé. Une seule manière : en profiter un maximum pour peu que l'on arrive frais et dispos le matin au bureau. Fût-ce au prix de quelques cures de désintoxication pour repartir du bon pied. Ils ne se privent donc de rien, accumulant les costumes italiens sur-mesure, les chemises en coton longue-soie de Géorgie, les voitures les plus chères, les repas dans les restaurants aux tarifs hallucinants. Ils peuvent le faire puisque la prime de fin d'année est payée en *yard*, c'est-à-dire en millions de dollars. Mais les meilleures et les pires des histoires ont toujours une fin. Pour un jeune collègue, c'est la crise

cardiaque. Mort d'épuisement. Pour un autre, c'est la défenestration faute de pouvoir assumer son homosexualité ainsi que le sida qui vient de faire son apparition. Une saleté de maladie qui en plus de tuer fout la pétoche à tout le monde. Au point que même le service de sécurité n'ose pas toucher les chaussures que le suicidé a laissées dans son bureau. Pour Rooney, la fin est plus ordinaire. Il se fait débarquer par son patron. Plus assez rentable sans doute. Dans la journée, sa femme Carmela qu'il aime, demande le divorce en y mettant les formes. Après avoir vidé les comptes communs, elle

le dépouille de presque tout. Sauf de sa garde-robe transalpine. Ce roman est en grande partie autobiographique, car Goolrick a fréquenté ces milieux dans sa vie professionnelle. Pas comme financier mais dans une agence de publicité. Il s'est longuement reconstruit en écrivant des romans. Rooney lui aussi met du temps à atterrir. Il réintègre un vieux studio où entre crasse et rats il attend le coup de fil d'un employeur. En vain. Il retrouve néanmoins une personne qui lui dit son amour avant d'intégrer une librairie comme vendeur. Pour le bonheur, il va quand même falloir patienter.

Hérétiques

Leonardo Padura, Métalié

Bienvenue dans le monde de Mario Conde à Cuba. Celui d'un ancien policier, survivant tant bien que mal dans cette île où plus rien ne fonctionne, au point qu'une partie de ses habitants ont fini par se mettre à l'eau sur un radeau direction Miami. Acceptant ainsi le risque de se noyer ou de se faire bouffer par un requin, voire les deux à la fois. Ce qui constitue probablement la version cubaine de l'économie circulaire. Car rien ne se perd dans cet État. Ni les privilèges des tenants du dogme officiel de l'égalité. Ni la pauvreté des habitants. Conde n'échappe pas à la règle au sein de sa tribu constituée de Tamara qu'il ne se décide toujours pas à épouser de peur de rompre la complicité qui les lie depuis tant d'années. De ses amis, de son chien Basura II, des indispensables bouteilles de rhum, des plats de riz aux haricots noirs. Et



de la musique de Creedence Clearwater Revival et de Blood, Sweat and Tears. Soit assez pour se protéger de la moiteur cubaine tout en profitant au mieux de la vie. Mario Conde est cette fois amené à rechercher un tableau de Rembrandt qui serait arrivé à Cuba dans les valises de la famille Kaminsky en 1939. Quand elle tentait d'échapper au destin promis aux Juifs en traversant l'océan sur un bateau qui avait miraculeusement réussi à quitter l'Allemagne. Mais pas plus qu'aujourd'hui il n'était à cette époque facile pour des réfugiés d'être accueillis dans un nouveau pays. Ce qui leur valut de repartir au point de départ avant de migrer définitivement vers la Solution finale. Ultime espoir de survie, le tableau qui devait leur permettre de payer leur liberté avait au passage été préempté. Daniel Kaminsky, qui avait précédé ses parents sur l'île ne s'en remet pas et renia son judaïsme devenant de fait un hérétique. C'est son fils Elias qui verra

de son domicile américain réapparaître le tableau dans une vente aux enchères londonienne. D'où son recours aux bons services de Conde pour comprendre d'où il venait et plus encore la vie de son père. Cela nous fera voyager dans le temps et dans l'espoir comme souvent chez Padura. Jusqu'à

Vernon Subutex (tome 1)

Virginie Despentes, Grasset

C'est un drôle de nom qui fait penser à un médicament. Et il en aurait bien eu besoin Vernon, l'ancien disquaire de Revolver sur qui s'accumulent tous les malheurs la quarantaine venue. Son magasin ferme alors qu'il n'avait laissé les clefs de cette boutique reprise à son patron que trois fois en vingt-cinq ans. Pour une grippe intestinale, un implant dentaire et une sciatique. Mais faute de clients, Vernon baisse une dernière fois le rideau de fer de ce haut lieu du rock. Il commence par vendre le fonds sur eBay, touche puis perd le RSA et passe en mode survie. Il réduit encore un peu plus ses dépenses, ne voit plus personne, délaisse les femmes alors que le sexe est une composante intrinsèque du rock. Ce n'est pas Ian Dury qui nous dira le contraire. Arrivent l'huissier accompagné du serrurier qui le mettent hors de son logement faute d'avoir payé son loyer depuis bien longtemps. Fort d'un carnet d'adresses bien fourni, vestige de temps plus glorieux, Vernon se fait héberger pour quelques jours prétextant être de passage en provenance du Canada. Beaucoup de ses connaissances trouvent en Vernon un moyen de commémorer la mort d'Alex Bleach, ex-



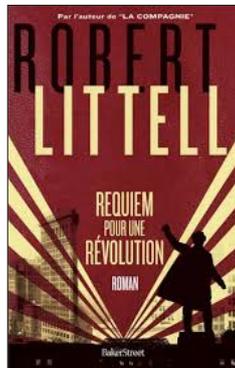
la ville d'Amsterdam en 1643 quand Rembrandt lui aussi se débattait contre la misère. Et quand Elias Ambrosius Montalbajo de Avila, lointain ancêtre des Kaminsky, tentait d'apprendre à peindre en bravant l'interdit des rabbins. Hérétique un jour, hérétique toujours.

chanteur de rock mort récemment d'une overdose. Commence alors l'incroyable défilé de personnages tous plus hallucinés les uns que les autres. Anciennes stars du porno, travestis, scénaristes en quête du succès qui n'est jamais arrivé, producteur âpre au gain ou groupie en rut qui ne laisse pas un instant de répit à Vernon. Ça fume, ça sniffe, ça se mélange dans tous les sens, ça couine. Le rock, le vrai est de retour. On peut détester l'écriture de Virginie Despentes, célébriissime auteure de *Baise-moi*. On peut la trouver vulgaire, considérer qu'elle écrit comme elle parle. Mais on peut l'adorer pour les mêmes raisons et rêver de parler comme elle écrit. Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne laisse personne indifférent. Essayez et vous risquez de vous régaler, d'éclater de rire devant un débit sans fin, qui ose sans jamais se forcer. Profitez de ces jeunes qui veulent « *des guerrières, des bêtes de sexe, des meufs bâties comme des créatures de rêve, qui veulent du rock'n'roll et des chiennasses qui ne pensent qu'à ça, qui veulent des bombasses, des pécheresses averties et des amazones qu'on soumet au pieu* ». Et qu'on ne vienne pas nous parler de machisme, Virginie Despentes est une femme. De toute façon on en redemande. À suivre.

Requiem pour une révolution

Robert Little, Éditions Baker Street

Histoire juive du temps de Staline. Un Juif lit un article dans *La Pravda* disant que l'Union soviétique ne va pas seulement rattraper l'Amérique, mais la dépasser. Quand nous dépasserons l'Amérique, dit le Juif à sa femme, nous descendrons du véhicule et nous irons vivre là-bas. L'histoire symbolise à sa façon l'échec de la Révolution de 1917 imaginée pour assurer le bonheur du peuple et qui finit dans l'apocalypse. Et en plus de l'absence de libertés, des crimes et de l'échec économique, l'URSS remet au goût du jour une tare ancestrale du peuple russe : l'antisémitisme. À tel point que Staline dénonce un complot de médecins juifs contre sa personne et qu'il se prépare à déporter en masse les Israélites au Birobidjan. Grand spécialiste de la Russie, même quand il écrit ses romans d'espionnage sur la CIA, Robert Little nous narre 40 ans d'histoire de la révolution de 1917 à la mort de Staline. Défilent dans son roman Lénine, Trotsky, Boukharine, Molotov, Zinoviev, Kamenev, tous des Bolcheviks rentrés dans l'histoire avant de céder la place à Staline. Puis Khrouchtchev et Béria. Mais surtout des personnages sortis de son imagination dont le principal est Alexander Til. Zander est un Juif né en Russie et



parti très jeune avec son père et ses frères en Amérique pour échapper aux pogroms. Il y découvre l'exploitation des ouvriers et perd sa famille dans l'incendie de leur atelier. Pourchassé par la police fédérale pour faits de syndicalisme, il repart en Russie dans les valises de Trotsky afin de participer à la révolution imminente. Son ami le russo-irlandais Atticus Tuohy l'accompagne. Ils assistent à la prise du pouvoir des Bolcheviks, prennent part à la guerre civile contre les Blancs avant que leurs destins ne divergent. Difficile en effet pour Zander de ne pas être marqué par l'élimination de son amante Lili comme ennemie de la Révolution. S'il reste fidèle à son idéal initial, il ne peut que constater que tout le monde tremble à Moscou quand on sonne à la porte au petit matin. Puisqu'il ne peut s'agir du laitier. Atticus au contraire monte en grade dans la police politique, traquant notamment les espions de l'Amérique lors de la construction du métro de Moscou. Comprenez les ouvriers qui refusent de mourir sous terre pour atteindre l'objectif qui leur a été fixé. On trouvera aussi dans le roman une face cachée du métier de statisticien. Quand il s'avère qu'il manque 16,7 millions d'habitants dans le recensement par rapport aux chiffres attendus par Staline. Parce qu'on savait parfaitement où ils étaient passés.

Berezina

Sylvain Tesson, Gallimard

Sylvain Tesson aime les voyages et la Russie. Cela l'a conduit sur les rives du lac Baïkal dans un séjour de plusieurs mois relaté *Dans les forêts de Sibérie*. Cela l'a aussi amené à revivre en 2012 la retraite de Russie 200 ans après la boucherie des soldats de Napoléon. Point de marche au cul des chevaux cette fois, mais un voyage au guidon de trois Oural. Cette moto attelée fut construite en Union soviétique peu avant la Seconde guerre mondiale comme copie des *flat-tween* BMW. Elle n'a guère évolué depuis, demeurant imperméable à toute électronique mais n'est pas devenue fiable pour autant. Car si l'Union soviétique avait produit quelque objet d'un quelconque intérêt autre que de l'armement et de la vodka, le mur de Berlin aurait résisté plus longtemps. Peu importe donc que nos trois motos plafonnent à 80 km/h chargées, c'est bien assez pour leur tenue de route. Et vu l'immensité des plaines russes, il faut de toute façon du temps



pour se rapprocher de l'horizon. Histoire de mieux revivre les tourments frigorifiques de la grande Armée, Sylvain Tesson et ses deux compatriotes tout aussi russophiles Cédric Gras et Thomas Goysque, ont choisi de partir de Moscou le 03 décembre. Un bon moyen de goûter au froid qui avait décimé les soldats de Napoléon. Un obstacle insuffisant pour arrêter les trois Français et leurs deux compagnons russes Vassili et Vasily. Les side-cars meurent mais ne se rendent pas. Nonobstant les flots de camions, ils progressent de lieux de batailles en succession de boucheries. Défilent Borodino, Smolensk, la Berezina, Vilnius, Varsovie. La Russie, la Biélorussie, la Lituanie et la Pologne. Autant de lieux où l'armée russe, les Cosaques avaient moins nui à l'armée française que le thermomètre, la faim et le typhus. Poussant les soldats à manger les dernières carnes encore vivantes voire au cannibalisme. Malgré leurs difficultés climatiques et mécaniques, les trois side-cars arriveront dans la cour des Invalides devant la statue de Napoléon.